

À Bruxelles

Jules-M. Van Avermaet

Number 47, Summer 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Van Avermaet, J.-M. (1967). Review of [À Bruxelles]. *Vie des arts*, (47), 54–55.

attentive au modèle et, si elle s'intègre à son milieu, elle ne pose pas sur celui-ci une griffe révolutionnaire.

Paris redécouvre actuellement Valadon: "la plus virile — et la plus grande — de toutes les femmes de la peinture". Ce peintre intéresse ceux qui s'attachent à reconstituer un passé fourmillant de rencontres que la mère d'Utrillo a saisi à travers son quotidien: magnifiques nus de son fils, scènes de vie familières, populaires, sensuelles et brutales nous émeuvent par le secret qu'elle nous communique.



Suzanne Valadon. Utrillo, sa grand'mère et son chien. Musée national d'art moderne, Paris. Photo Service de documentation photographique des Monuments nationaux (France).

C'est à travers ses portraits que Valadon nous atteint le plus et nous rejoignons ici la tradition du portrait flamand et français du XVI^e siècle: autoportraits de jeunesse, portraits de Lemaire, de Satie; portraits de famille, de la mère de l'artiste, d'Utrillo peignant, etc. Dans cette forme, Valadon trouve son élan et s'épanouit pleinement, saisissant les traits d'un visage et nous en dévoilant toute la passion et toute la vérité. Le réel à son paroxysme de crudité: le modèle sert à organiser un décor qui le prolonge. Les lieux où elle vécut (Montmartre, le château de Saint-Bernard, la chambre bleue, le château de Ségalas) sont évoqués à travers ses paysages et natures mortes: ces peintures ont subi le langage impressionniste et plus particulièrement celui de Cézanne.

Un mot de ses dessins: quelle force, quel éclat! De véritables chefs-d'œuvres tant par la subtilité du trait que par la richesse de la forme. S'ils sont dans plusieurs cas précurseurs de la peinture à venir, il n'en demeure pas moins qu'ils se suffisent à eux-mêmes et que l'oeil a plaisir à les contempler.

Valadon a réussi ce tour de force qui consiste à poursuivre une vision personnelle et il est sans doute juste que Paris souligne sa présence pour les amateurs de ce monde sensible.

Soulagés! ce jeune peintre de 47 ans traite le noir avec un dynamisme et une puissance qui s'affirment d'œuvre en œuvre, d'année en année, de jour en jour. Le noir, la naissance; le noir, la mort; le noir, la vie qui continue de cycle en cycle avec la même grandeur et le même déchirement; reflet d'une civilisation où transparait le souci de l'humain.

Des 81 peintures qui nous sont présentées de 1947 à nos jours, c'est le cosmos en mouvement, en évolution perpétuelle:

LE NOIR

La hantise du noir: d'immenses masses sculpturales se dressent, se répondent les unes aux autres. La terre, oui, la terre inquiète, l'angoisse...

Une lumière qui étouffe par moments mais qui, à d'autres, scie ses barrières avec frénésie; éclat du rouge, gouttelettes de bleu, de jaune, de grandes plaques noires sur fond ocre, transparence d'un souffle de plus en plus hallucinant. Ses derniers tableaux sont d'immenses surfaces presque entièrement noires dont le rythme ne se ralentit jamais.

On redonne à Soulagés sa véritable dimension, son véritable espace: on le décoiffe du "sacré" dans lequel plusieurs critiques ont eu tendance à l'enfermer. Dimension qui s'inscrit dans le temps, dans l'actualité. Simplicité de l'être. Authenticité.

Besoin d'unité. Unité avec lui-même-homme et artiste. Unité avec la vie saisie dans son essence, la situer dans l'instant afin que l'oeil réagisse et n'arrête pas sa course. Pour saisir cet instant, l'outil: "poinçons, couteaux, raclours, limes."

Travail lent, travail de l'artisan qui s'avance sûrement, qui atteint un tel degré de perfection que nous suivons sa démarche comme l'escalade d'une tour dont nous n'atteignons pas le sommet tant nous nous attardons à contempler la vision qui s'en dégage. Les signes de Soulagés nous heurtent et nous fascinent.



Pierre Soulagés. Peinture. 79 1/2" x 56 3/8" (202 x 143cm)

VIE DES ARTS

A BRUXELLES

La Galerie "Aux Bateliers"

par J. M. van Avermaet

Au seuil de cette chronique, dédiée à nos amis canadiens, j'aimerais préciser qu'il ne peut être question d'évoquer l'ensemble des activités artistiques d'une ville comme Bruxelles, mais d'en dégager certains événements même si ceux-ci peuvent apparaître d'une importance moins actuelle que d'autres.

Bruxelles en effet, a pris conscience du rôle européen que sa position politique et géographique lui impose. Ses options étant prises, sa vie intellectuelle, dont les racines plongent dans le passé prestigieux des cultures française et flamande, cette vie intellectuelle connaît un essor prodigieux. Rapporter dans le cadre d'une chronique toutes les facettes de cet essor conduirait inévitablement à un schématisme contraire au but visé.



Imoto Atsushi. Espace, 1965. Photo Michel Picard.

Nous nous promènerons donc au hasard de notre inspiration, visitant successivement les nombreuses galeries bruxelloises dont les responsables témoignent d'un louable souci de présentation et d'harmonie. Bruxelles, coeur de l'Europe. La Grand'Place, coeur de Bruxelles. Il est essentiel que nous vous présentions la galerie "Aux Bateliers" située sous les dentelles mêmes de l'hôtel de ville.

Il y a quelques semaines, nous y avons rencontré le subtil Imoto Atsushi dont les bois et les métaux traduisent le souci d'un accord harmonieux entre deux mondes dissemblables.

Au début de mars, nous y avons découvert, avec Witold K., un jeune et déjà célèbre artiste polonais. Witold K. est un magicien de la foule. Une foule étrange, surprenante dans sa résignation, réduite à ses éléments essentiels. Les personnages, toujours vus de

dos, déambulent, écrasés, comme aperçus du haut des gratte-ciel d'Alphaville. Cette figuration en appelle d'abord à notre enfance. Puis on se surprend à voir au-delà de la toile, à réfléchir à la condition humaine de cet univers où flotte une résignation à la Kafka.

La pâte est admirable. Toute en nuances, presque en glaciés où prime une gamme d'ocres, elle crée une résonance à laquelle personne ne peut rester insensible.

Witold K. exprimant avec une pudique retenue la question du destin de l'homme, il était inévitable qu'il fût remarqué et aimé par d'authentiques témoins de notre temps tels que Jacques Prévert, Simone de Beauvoir, Françoise Sagan, Jean Cassou, West Mary Mac Carthy...

Nous avons jugé intéressant de signaler son très grand succès: "... un nouveau moment réussi de l'art d'aujourd'hui et son auteur l'un des très grands peintres de demain".

Witold K. en effet prépare une tournée canadienne. Il y connaîtra, nous en sommes persuadés, l'accueil réservé aux grands talents.



Witold K. Peinture, 1966.

VIE DES ARTS

RENCONTRE

Charles Pachter dans son atelier

par Guy Robert

Pachter est né à Toronto en 1942 d'un père canadien-anglais dont les ancêtres étaient autrichiens et roumains, et d'une mère canadienne-anglaise née en Alberta et dont les ancêtres étaient polonais et russes. Sa mère s'occupe depuis de nombreuses années d'organiser des voyages un peu partout, en Europe, au Moyen-Orient, en Russie. Il aime beaucoup la nature, il est très sensible à une foule de choses, et dans son enfance, il se souvient d'avoir été impressionné par les cérémonies religieuses de la synagogue.

"Je ne me sens pas esclave de la mode mais je demeure en contact continu avec l'actualité. Les petits patterns Op ne m'intéressent absolument pas et c'est mon subconscient que je veux libérer à travers les images que je dessine, que je grave".

En somme, Pachter se livre à une sorte de catharsis. Il cherche, comme il le dit, à trouver le centre de gravité de son existence, et la technique lui permet de découvrir, entre le hasard et le contrôle, une forme d'expression satisfaisante. En somme, dompter le hasard, l'approprié, et en transformer les produits en éléments exploitables dans ses images. Soudain, la trouvaille apparaît, l'éclat de lumière se dégage d'un amas informe d'idées troublantes qui envahissent le champ de la conscience.



Charles Pachter dans son atelier de Toronto. Photo The Globe and Mail, Toronto.

Graver des images. Des icônes. On feuillette les bouquins qu'il a faits, une dizaine de grandes éditions de luxe; on ouvre ses cartables d'estampes, une cinquantaine de pièces souvent de grand format, surtout des lithographies polychromes. Et les thèmes s'imposent peu à peu. Les conflits de générations. La jeune femme. Qui sera parfois danseuse à go-go. Les pères et mères. Des objets quotidiens. Le visage de l'homme, qui se révèle, qui se dérobe, qui se cherche. Ce que Pachter appelle du "pop-psyché".

Il est un des rares graveurs pleinement actifs à Toronto. Son atelier est situé dans une ancienne boutique de bicyclettes, dans le quartier italien, Shaw Street, près de Yorkville et Markham Village. C'est un quartier pittoresque où s'est réfugiée la jeune bohème torontoise, en réaction depuis environ cinq ans contre les WASPS (White Anglo-Saxon Protestants). C'est la solution aux conflits des générations, la jeunesse bohème trouvant dans la rue et en compagnie d'amis de même mentalité une libération du milieu familial trop conformiste. C'est une vie à soi, vie souvent nocturne, où on cherche, où on trouve, où on pense trouver la liberté. La liberté de penser, d'agir, d'aimer, de vivre.

Il est venu à Montréal travailler à l'Expo. Pour gagner de l'argent, sans doute, ce qui lui permettrait ensuite de retourner à son atelier et d'y travailler en toute liberté pendant un an ou deux. Mais il apprécie également cette occasion de vivre une "people experience" qui ne saurait qu'enrichir sa "creative experience". Une chose très amusante, c'est qu'il manipule, si on peut dire, un français tout à fait pittoresque, aux fleurs les plus imprévisibles et les plus drôles.

"Je ne peux m'empêcher de faire des images, de transcrire sur le papier ce qui se passe en moi. J'aime bien être avec les gens mais j'ai une légère tendance schizophrénique, un goût de la solitude, et c'est avec mes outils que je me trouve encore le mieux".

Il a fait ses premières études à Toronto puis il a séjourné en 1962-63 à Paris où il a obtenu (textuellement) un "diplôme en français littéraire de l'École supérieure de Préparation et de Perfectionnement des professeurs de français à l'étranger de la Faculté des lettres de la Sorbonne", France. En 1964-66, il était le seul Canadien inscrit à la section arts graphiques du Cranbrook Academy of Art, Michigan. On y trouve en plus des sections de sculpture (avec fonderie), de peinture, d'architecture, de design. C'est une sorte de Bauhaus américain, près de Détroit, dessiné par Saarinen dans un parc de bocages et de ruisseaux. On n'y trouve qu'une centaine d'artistes triés sur le volet et le climat y semble des plus stimulants.

Pachter conserve le plus beau souvenir de son séjour à Cranbrook. Il conserve également un souvenir amusant d'une vieille dame sèche qui enseignait les arts plastiques au lycée torontois, et d'une ex-pensionnaire de la Comédie, Madame Arpiarian, qui a essayé de lui apprendre la précision et la clarté de la langue française. Il ne se souvient plus très bien d'un vieux professeur de dessin à l'Académie de la Grande Chaumière.

À Cranbrook, il a obtenu le titre de "Master of Fine Arts" avec une thèse portant sur les liens qui existent entre la poésie et l'image dans la grande édition. Avec le poète torontois Margaret Atwood, qui vient d'obtenir le prix du Gouverneur général du Canada en 1967, il a fait un livre intitulé *The Circle Game*, poème accompagné de huit lithographies et tiré à quinze exemplaires (dont une copie se trouve dans la collection du Musée d'Art contemporain de Montréal); c'est un poème où se manifeste la rencontre en profondeur d'un homme et d'une femme. Avec le même poète Atwood, il a publié *Speeches for Doctor Frankenstein*, comportant dix gravures sur bois, linos, objets trouvés et soies. Comme souvent dans ses éditions, le papier est fait main par l'artiste lui-même.

Avec un poète de Vancouver, John Newlove, il a fait *Notebook Pages*, tiré à quinze exemplaires et contenant quinze lithographies; c'est l'histoire des angoisses subconscientes d'un poète. Pachter a également fait un conte pour enfants, intitulé *Morning Song*; c'est une histoire très fraîche, merveilleusement sensible, qui a été achetée par la maison new-yorkaise Holt, Rinehart et Winston. Mais son édition la plus fascinante demeure sa magnifique *Small Stones*, faite à la façon des fragiles et délicates poésies japonaises "Haiku", en collaboration avec une jeune artiste coréenne qu'il a connue à Cranbrook, Wook Kyung Choi. C'est une merveilleuse petite édition comportant sept gravures sur bois et cuivre, d'une indéfinissable poésie.

La fascination qu'exerce la gravure sur Charles Pachter trouve peut-être sa source dans cette expérience qu'il a vécue il y a quelques années alors qu'un ami lui a prêté un manuscrit médiéval hébreu du XI^e siècle espagnol. Il s'est alors amusé à retranscrire les sept prières, en dessinant ainsi des caractères dont il ne comprenait pas la signification. Il avait fait pour accompagner ces textes sept lithographies, dans une édition tirée à vingt exemplaires sur papier fait main.

Ce qui aurait pu n'être qu'une banale expérience d'artiste graphique est devenue, depuis lors, une aventure magique, celle des icônes, celle des signaux, celle des images-poèmes, et Charles Pachter n'a pas fini de prospecter quelques modulations peu scrutées de la mascarade humaine.